

LUISA  
MYRIAL

# L'île

Les sept nuits  
d'Ève à Lilith

“ On m’appelle Rim. Rim aux pieds nus ou parfois, Rim la souillon. Cela ne me dérange pas qu’on m’appelle ainsi. Je suis, il est vrai, assez peu soucieuse de mon apparence, et la souillon ne me déplaît pas. Quant aux pieds nus, c’est juste aussi, il m’arrive souvent de marcher pieds nus dans la forêt et d’oublier de me rechausser quand j’arrive au village qui n’est sale que de poussière et de terre, à la différence de la ville où colle aux pieds tant de crasse amassée.

Je suis venue sur l’île avec un homme. Il était tombé en amour pour moi et tenait absolument à me faire découvrir ce lieu sauvage qui était, disait-il, ce qu’il aimait le plus à part être dans mes bras. Depuis, le temps a passé. Il est parti. Je suis restée. Et j’ai vieilli. Je me suis attachée au village, à l’île et à ses habitants. Ils m’acceptent sans me poser de question, ils me laissent tranquille et je n’en demande pas plus.

*Cela fait des années maintenant que j'habite une maison un peu isolée, à la sortie du village, pas trop loin de la forêt et de la mer aussi. Il faut suivre un petit sentier de terre qui part sur la droite de la route, après le village. On marche un petit moment sans rencontrer âme qui vive, puis la route s'arrête devant un petit jardin qui cache une maison. C'est là que j'habite. Les enfants viennent me voir avec un mélange de curiosité et de peur. Ils aiment terriblement se faire peur, et je ne les en prive pas. Je leur fais des cocottes en papier – c'est tout ce que je sais faire, ces petites cocottes qui battent des ailes, pliage délicat, japonais, sur du vieux papier – et puis je ris un peu fort, parce que la vie me fait rire, et parce que je les trouve si mignons, ces petits. Je ris aussi parce que c'est ce qu'ils attendent, que je leur apporte un peu de frisson, de désordre, de surprise. Je pousse mon rire qui devient ricanement, moquerie, grincement. Ils frémissent. Ils reculent et partent en courant. Ils adorent ça et moi aussi.*

*Avec Sidonette, mon amie Sidonette qui, elle, épile ces poils malencontreux qui, passé un certain âge, poussent sur le visage des femmes – moi, comme beaucoup d'autres choses, j'ai renoncé à les supprimer et à vouloir montrer un visage autre que*

*celui que le temps m'a fait – avec Sidonette, donc, nous nous asseyons sur notre banc, sur la place du Marché, à l'ombre du figuier, et nous commentons les histoires du village, les histoires de la vie.*

*Je suis Rim, Rim la souillon, une vieille femme maintenant, une vieille folle disent certains. Vieille. Vieillie. Car d'hier à aujourd'hui, mon corps s'est fait sec, plis, papier froissé. Mon visage s'est creusé de sillons. Ma bouche aux plis amers semble souvent sévère. Mais il ne faut pas s'y fier, avec les années, les rires deviennent intérieurs, ils sont une étincelle dans les yeux malicieux. Certains le voient d'un regard, d'autres ne voient que les rides et les marques du temps. J'ai vieilli, c'est ainsi qu'on le dit. Parfois.*

*Pourtant, cette vieillesse ne me déplait pas. Elle m'offre une liberté redécouverte, nouvelle. La liberté de ne pas être obligée de plaire. Plaire, séduire, se faire belle a occupé beaucoup de temps dans ma vie. On ne le dirait pas, et les gens d'ici ne le savent pas, mais hier, dans d'autres temps, d'autres lieux, on m'a appelée Rim la belle, la reine Rim. J'ai aussi été Rim la sauvage, Rim la fière, avant de devenir la pauvre Rim, et puis Rim la sage, et aussi Rim la folle. Rarement, bien rarement, Rim tout court.*

*Et personne sur l'île, sauf Sidonette, ne sait qu'avant, j'ai été actrice, et qu'il leur arrive parfois, à eux qui me voient chaque jour, de croiser, sans le savoir, au détour d'un vieux film, l'ombre de celle que j'ai été.*

*J'ai commencé à écrire, une première fois, et puis j'ai arrêté. J'ai laissé le texte reposer très longtemps. Je n'osais pas le sortir. C'est comme ça. Un jour, un peu grisée par la vie, l'amour, par le vent et par les mots, vous vous laissez emporter. Vous lâchez tout, et vous courez, libre, libre comme une folle peut-être, comme une nymphe, une jeune prêtresse. Vous offrez une danse incroyable au soleil, à la nuit, à celui qui vous plaît et que vous voulez non pas séduire – vous ne voulez pas séduire, non, juste aimer, honorer, enchanter.*

*Une danse aux éléments, à la rivière, aux sens. Vous êtes nue, bien sûr, et le vent vous prend dans ses bras, et vous dansez avec lui, sans penser ni aux regards ni aux autres. Vous êtes juste là, au plus profond du creux du vent, de l'eau, de la rivière, des cailloux blancs, de l'herbe verte du printemps. Le texte, les mots étaient cette folle folie du vent qui court partout, partout, et n'épargne rien ni personne. Il était la danse libre, crue, nue, tantôt*

*sensuelle, tantôt sauvage, mordante, échevelée et déchirante.*

*J'écris par petits bouts. Je ne suis pas très douée pour ça. Je suis Rim, Rim la souillon aux pieds nus. Je m'étais endormie et j'avais tout posé, tout oublié. Au matin, les mots me semblaient incroyablement indécents, presque trop crus, et j'avais replié mes jambes, mon cœur, et fermé le cahier.*

*J'ai suffisamment vécu pour l'affirmer : tout ce qu'on vous raconte n'est qu'un tissu de mensonges, un ramassis d'inepties. Et de toutes ces balivernes qui se répètent de bouche en bouche, de tous ces contes à dormir debout, un me semble plus que tout autre menteur. Je ne sais pas qui, parmi les hommes, a inventé cette crétinerie de bas étage que l'on colporte encore si souvent, comme ces prières qu'on apprend sans jamais parvenir à les oublier, mais celui-là mériterait une bonne correction ! Ils disent que le monde a été créé en sept jours. En sept jours ! Mais voyez cela ! Ceci est un pur non-sens. Non, cessons de prendre la vie à l'envers et le monde de travers, et commençons par le début : le monde n'a pas pu être créé en sept jours. Ceci est strictement impossible. Non. Le monde a été créé en sept nuits ! Car*

*c'est la nuit que les plantes poussent, les enfants, les amours... Tout le monde le sait, cela semble si évident ! Sept nuits et pas une de plus ont suffi. Qu'on se le dise, Shéhérazade avec ses mille et une nuits n'est qu'une bêcheuse qui a voulu faire son intéressante.*

*Sept, oui, sept nuits ont suffi pour créer le monde, mais bien sûr, ce ne sont pas n'importe quelles nuits. Il faut que les mondes s'empilent, que les nuits s'emboîtent les unes dans les autres, se répondent, comme une constellation dans le ciel, bouquet de taches de lumière dans le noir, d'étoiles qui, réunies par des règles mystérieuses, deviennent des figures, des guides, des repères.*

*Sept nuits comme sept cartes, qu'il faut mélanger, tirer, faire parler. À chaque homme, à chaque femme, ses sept nuits. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre cela. D'abord le temps de vivre ces nuits. Puis le temps de comprendre le dialogue qui pouvait s'instaurer entre elles, leur importance. Et enfin le temps de vouloir les partager, le temps de les parler, de les raconter, de les mettre sur le papier. Qui les lira ? Je ne sais, peut-être personne. Qu'importe, au vrai.*